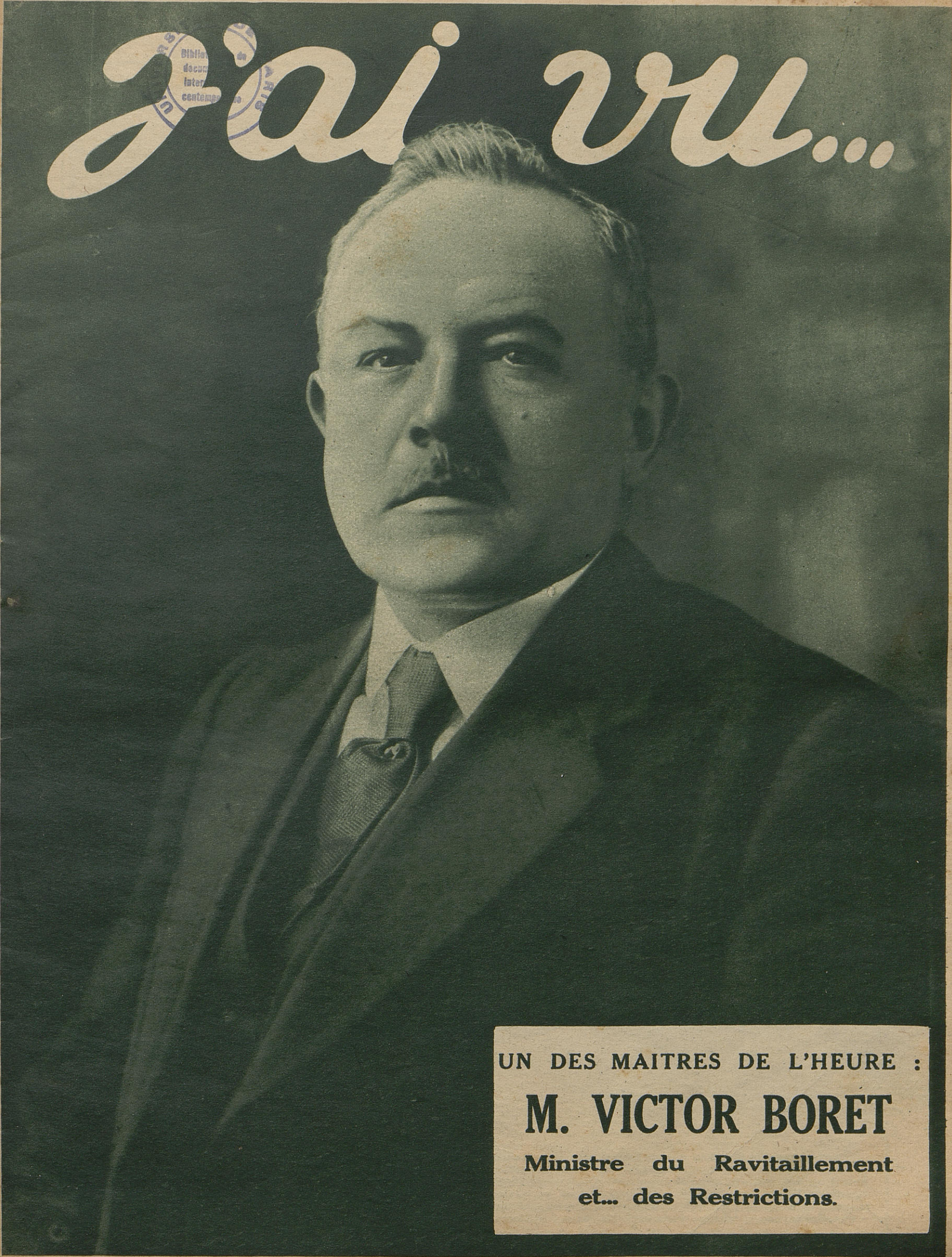


J'ai vu...



UN DES MAITRES DE L'HEURE :
M. VICTOR BORET
Ministre du Ravitaillement
et... des Restrictions.

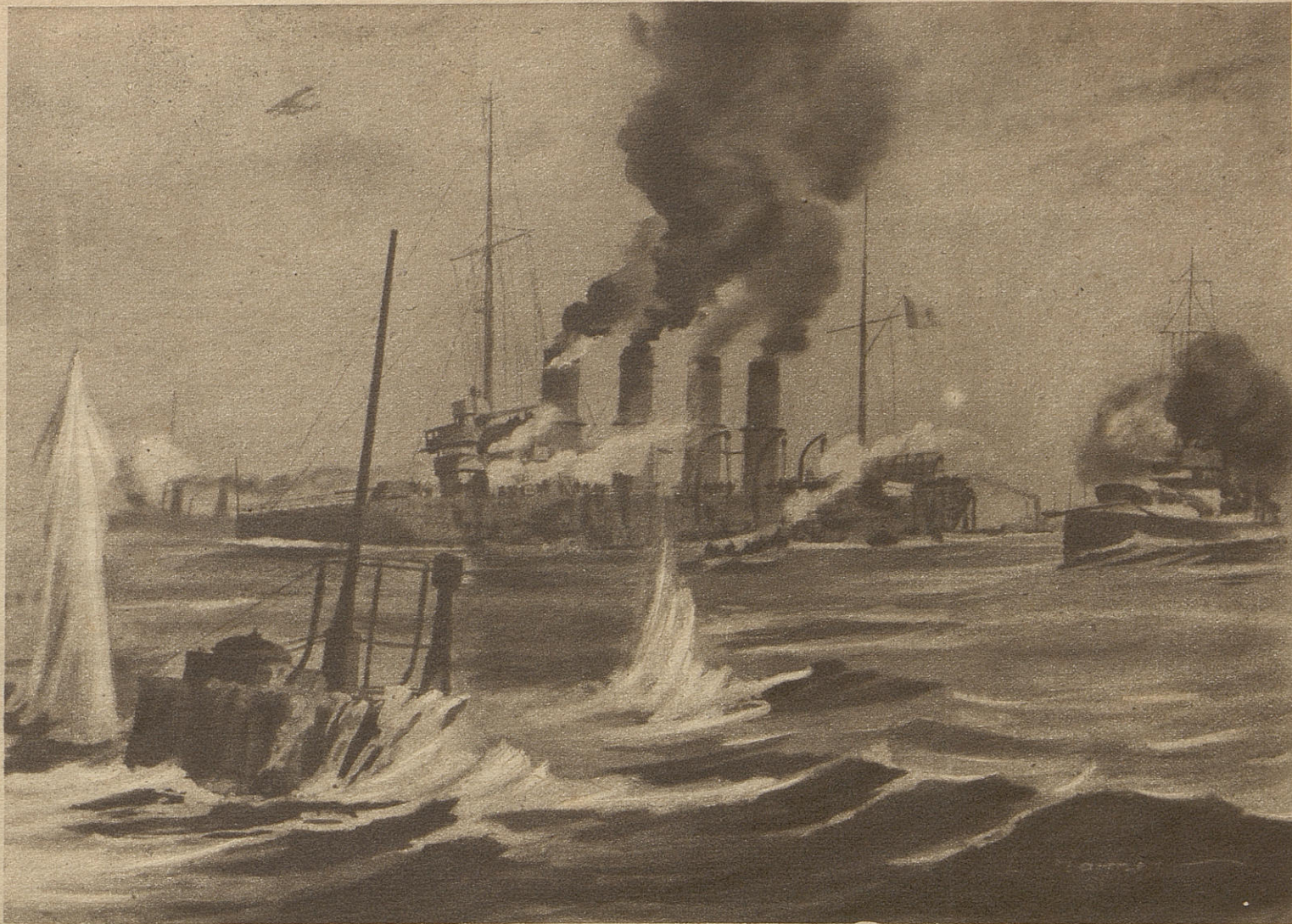
FOP 47

J'ai vu.
NOS CHIENS DE GUERRE SUR LE FRONT ITALIEN



Dans les massifs alpestres où nos soldats sont allés donner la main à ceux du roi Victor Emmanuel, les chiens militaires, jouent un rôle particulièrement important. Quels merveilleux agents de liaison ! Au bord des précipices, dans les ravins neigeux, ils se glissent hardiment, déjouent la surveillance des sentinelles ennemies, échappent aux indiscretions des aviateurs.

Ils combattent aussi à leur manière, et principalement les chiens dits policiers montent la garde et font des patrouilles avec leurs maîtres. Nombreux sont les chiens de guerre qui sont tombés en service commandé, et, à défaut de croix de guerre, on pourrait bien attribuer un collier d'honneur à ceux qui accomplissent quotidiennement des missions qui sauvent la vie de nos soldats.



(Composition de Léon Hafner, d'après les documents officiels.)

Le vieux croiseur français «Chateaurenault» est torpillé par un sous-marin allemand. Les torpilleurs d'escorte détruisent ce sous-marin et capturent l'équipage.

LA FIN D'UN SOUS-MARIN ALLEMAND

NOUS sommes le 14 décembre 1917, à sept heures du matin, et c'est la mer Ionienne.

Pour se figurer son caractère, pour aimer son charme spécial à cette mer historique et légendaire de la Grèce ancienne, il faut avoir navigué sur elle, et non point comme naviguent, en temps normal, les passants hâtifs, pressés d'aller de Brindisi à Patras ou de revenir de Patras à Brindisi. Il faut avoir vécu sur elle, avec elle — couru des bords, sur ses flots si transparents, dans des barques hellènes, — accosté dans ses criques aux rochers éclatants, aux ressacs pas toujours commodes. — Ulysse, dit l'*Odyssée*, l'apprit jadis à ses dépens ; il faut avoir exploré ses rivages, pêché dans ses eaux claires, vu lever et coucher le soleil sur ses horizons, goûté la splendeur des nuits où la lune se mire sur les mille facettes des flots qui unissent le Péloponèse à la Sicile, et relient le golfe de Tarente au golfe de Corinthe.

Mer où la Légende est reine tout autant que l'Histoire, où le rocher d'Ithaque et les anses de Corfou parlent d'Ulysse et de Nausicaa, tandis qu'au cap Leuca se dresse la blanche falaise d'où Sapho se jeta dans la nuit éternelle. Et maintenant c'est une guerre plus grande que toutes les guerres passées, une guerre qui, depuis quarante mois, a lâché sur les flots ioniens les troupeaux des cuirassés, les colonnes agiles des croiseurs, des bâtiments légers, des torpilleurs, des sous-marins. Depuis quarante mois les étraves d'acier labourent la mer chantée par Homère et Virgile, décrite avec quelque épouvante par Horace, avec de beaux émerveillements par Villehardouin, la mer aimée de Byron.

Guerres de surface jusqu'ici, heurts entre les flottes de haut bord, chocs, canonnades, manœuvres, abordages, toute la stratégie

et toute la tactique des marines d'Orient et d'Occident.



Aujourd'hui, c'est autre chose : la guerre sous-marine, guerre neuve, guerre inconnue, sévit dans les eaux tièdes de l'Ionie. Et les vieux monstres marins décrits par les rhapsodes hellènes, les affreuses Harpies, qui justement habitaient là tout auprès, en pleines eaux ioniennes, dans les rochers Strophades, sur la côte péloponésique, sont remplacées par des monstres nouveaux, plus jeunes, plus scientifiques, mais plus barbares encore, les sous-marins des puissances centrales.

Les gros bateaux d'Autriche ne sortant point de leurs repaires bien clos, Pola ou Cattaro, ce sont eux, les sous-marins, qui battent l'estrade en haute mer, et cherchent à torpiller de-ci de-là tout ce qu'ils peuvent atteindre, n'importe quoi d'ailleurs qui navigue sur la mer, gros navire ou petit bateau, vaisseau de guerre ou navire de commerce.

C'est contre eux, ces sous-marins, que les matelots de l'Entente veillent nuit et jour et que, quelque temps qu'il fasse, jour ou nuit, aurore ou crépuscule, brume, pluie ou soleil, calme, tempête ou vent. Et malgré cette veille serrée, malgré cette attention ardemment tendue, l'ennemi caché sous la mer parfois approche sans être découvert, se met en position, au passage, essaie de darder sa torpille, comme on pointe un poignard, de biais, par un coup donné de bas en haut : coup mortel lorsqu'il atteint le cœur même du navire comme il advint à notre croiseur *Léon-Gambetta*, le 27 avril 1915, coup manqué lorsqu'il frappe aux compartiments étanches comme fut touché notre cuirassé *Jean-Bart*, blessé le

24 décembre 1914, mais sauvé, ramené au port, réparé, intact toujours ; coup manqué encore lorsqu'il essaie en vain, le 18 octobre 1914, de torpiller notre croiseur *Waldeck-Rousseau* sans pouvoir le toucher.

Or, ce matin là du 14 décembre 1917, un de nos navires s'avance en mer Ionienne, un croiseur, navire ancien d'ailleurs : il a vingt ans. Et vingt ans, c'est l'âge du déclin, l'âge vétuste pour ces coureurs de mer.

Il porte un beau nom de France, car les lettres de cuivre aux flancs de son arrière inscrivent ce mot *Chateaurenault* : le nom de ce François-Louis Rousselet, marquis de Chateaurenault, vice-amiral et maréchal au XVII^e siècle, qui justement fut, en ces eaux d'Orient, la terreur des pirates d'alors, un beau, rude et hardi guerrier de mer qui mourut octogénaire en 1716, et que Louis XIV avait félicité à maintes occasions, principalement ce jour où, en 1677, avec six bateaux il avait attaqué, bousculé, battu, dispersé 25 bâtiments ennemis rencontrés en chemin vers les côtes d'Espagne.

Ce *Chateaurenault* est un navire un peu à part dans la flotte française, à part comme type, comme silhouette, comme destination. Son ingénieur, Lagave, qui le lança aux chantiers de la Seyne le 12 mai 1898, lui avait donné une figure et térieure de paquebot avec une étrave droite et haute, pas de superstructures, deux mâts à pible, quatre cheminées dans l'axe. En outre pas très gros, il mesure 129 mètres de long, 17 de large, tire 7^m,50, déplace 8 300 tonnes ; sans cuirasse qui l'alourdirait, sa mission est de courir vite, très vite : ses trois machines, par 23 000 chevaux, 28 chaudières, 3 hélices, le font marcher 23 nœuds ; il peut parcourir 7 500

milles sans se ravitailler et embarque au besoin 2 100 tonnes de charbon. Pour armes, deux pièces de 164 millimètres, six de 138 et douze de 47. C'est ce que l'on appelait alors un *croiseur-corsaire*.



Mais aujourd'hui il n'y a plus, et dès le premier jour des hostilités, de commerce germanique sur la mer. Le *Châteaurenault* fait le métier de tous les grands navires ; il est « chien de garde », métier terriblement dur, épuisant pour le matériel, surmenant pour le personnel.

Ce matin-là, de conserve avec plusieurs navires, il va d'une base à une autre, portant outre son équipage normal de plusieurs centaines d'hommes, des passagers militaires en quantité plus grande encore. Il va d'une allure normale, les hommes de veille à leurs postes, les torpilleurs d'escorte accompagnant le convoi...

Sept heures quinze... Un cri, plusieurs cris... Là, sur l'eau, un sillage blanchâtre, une sorte de raie qui brille et bouillonne, cette traînée de bulles qui, venant en sa face, trahit l'arrivée foudroyante de la torpille automobile.

Immédiatement c'est le choc sourd, l'explosion, la colonne d'eau qui jaillit en geyser et la secousse brutale. Le *Châteaurenault* se soulève et retombe avec un long gémissement intérieur : le sous-marin installé à l'affût sur sa route a visé posément, sûrement, à bout portant et la torpille a frappé à tribord, en plein flanc, à hauteur des chaufferies... Par la brèche, la mer entre engouffrée et tout s'éteint, tout s'arrête, tandis que se rompent les collecteurs de vapeur...

Châteaurenault est atteint dans ses organes de propulsion.

A bord personne n'a bronché : le commandant donne deux ordres. Le premier a pour but d'embrayer la barre à bras afin d'utiliser la vitesse restante : cette vitesse permettra de se rapprocher de la terre qui est là, en vue, toute proche. Le second ordonne aux passagers et à l'équipage de se porter aux postes d'évacuation. Tous obéissent : seuls les canonniers restent à leurs pièces ; ceux-là peuvent avoir une besogne suprême à accomplir... la vengeance... ils partiront les derniers... Et les opérations de sauvetage commencent...

Les torpilleurs se sont jetés sur le lieu approximatif d'où est partie la torpille, sur la région où se cache sans doute l'ennemi :

et ils criblent ce secteur de projectiles...

Châteaurenault n'avance plus : il enfonce... L'eau de la mer affleure les sabords... A cette minute, sur bâbord, la mer bouillonne, une silhouette surgit... le sous-marin qui vient regarder à l'air libre... Mais les canonniers sont toujours là et les pièces du navire expirant s'allument en une bordée furieuse... Le sous-marin plonge aussitôt... et riposte.

Une seconde torpille arrive ; elle frappe en plein tribord avant... *Châteaurenault* lourdement s'incline vers l'avant... Déjà les passagers sont évacués, l'équipage a suivi, les canonniers ont dû abandonner leurs pièces.

Resté seul à son bord, le commandant contemple une dernière fois son bâtiment, puis le dernier il quitte le bâtiment, passe sur un patrouilleur...

Il est temps... quelques secondes à peine s'écoulaient, et brusquement le *Châteaurenault* pique de l'avant, s'incline, se soulève, puis plonge à pic...

Les convoyeurs s'écartent ; ils sont bondés de monde, bondés à chavirer, bondés à couler bas... Il leur faut sauver ces passagers, cet équipage qui, sauf dix hommes tués à leur postes, sont tous indemnes... Malgré cela ils ne peuvent s'écarter du lieu du drame. Leurs projectiles encore fouillent la mer : si l'on pouvait débusquer, blesser grièvement le sous-marin.

On fera mieux que cela... Là-bas le même bouillonnement, la même silhouette noire... C'est lui !... touché sans doute par quelque projectile qui l'empêche de manœuvrer en plongée. Et le tir éclate de toutes parts. Malgré leur surcharge inouïe, plus que périlleuse, les torpilleurs foncent sur l'allemand.

Au ciel un ronflement grandissant : comme deux éperviers piquant sur une proie, ce sont deux hydravions français qui plongent du haut des nuages, criblant la mer de leurs bombes. L'eau bouillonne, jaillit de toutes parts... Il est huit heures quarante-cinq : le sous-marin plonge...

On l'a perdu... C'est fini.

Non... le voilà qui reparait...

Il vient complètement en surface... Il veut prendre du champ... Son équipage paraît sur le pont, arme les pièces de canon... Et le duel s'engage avec les torpilleurs...

Passe rapide... Nos pièces crépitent, les obus ronflent... Là-bas, l'allemand encadré...

touché... percé... Un de ses canonniers pointe la pièce... un obus passe qui l'emporte...

Alors les Allemands sont pris de panique... Sous l'avalanche d'obus le sous-marin n'est plus qu'une loque... L'équipage se jette à la mer et la coque disloquée, écrasée, broyée par l'artillerie, s'effondre sur elle-même et coule dans un tourbillon.

Châteaurenault est vengé...



Alors se passe une scène qui pour les marins dignes de ce nom, est une scène traditionnelle, réglementaire : nos hommes se portent précipitamment au secours des vaincus. Il a fallu la monstrueuse mentalité des hommes pangermanistes pour inaugurer en mer ce nouveau genre : l'abandon méthodique des victimes d'un combat, l'assassinat complétant la bataille, — ou l'attentat... Les marins alliés raisonnent d'autre sorte.

Les vaincus : ils sont un certain nombre qui nagent parmi les débris du sous-marin disparu. Et vers eux se dirigent nos torpilleurs chargés, surchargés à couler bas : tous les évacués du *Châteaurenault* entassés, serrés sur leurs ponts, se serrent encore davantage pour faire une petite place à ces autres naufragés, à qui l'on lance des bouts de filin, que l'on repêche un à un. Ils sont ainsi 22 qui se hissent à bord ; et, parmi ces 22, le capitaine et deux officiers du sous-marin coulé par notre feu.

Un dernier tour sur la mer afin de s'assurer qu'il n'y a plus de naufragés à tirer de l'eau. Puis, lentement, précautionneusement, sans que personne ose ou puisse faire un mouvement dans cette foule qui les encombre, les écrase, rend leur stabilité moins sûre, leur manœuvre périlleuse, nos torpilleurs font route vers le port le plus proche, emportant à leur bord des centaines de camarades sauvés et l'équipage du navire ennemi prisonnier.

En ce jour dans le commandement, promptitude, ordre, précision, discipline dans l'exécution, voilà le résumé de ce qui se passa durant ces minutes tragiques où, en quelques quarts d'heure, un de nos petits croiseurs vieilliss fut torpillé et vengé sur-le-champ... Il était neuf heures du matin...

Et ainsi si finit, en mer d'Ionie, par ce matin du 14 décembre 1917, un sous-marin allemand détruit par les marins français.

GEORGES-G. TOUDOUZE.

Nouveauté :

Henry DECOIN

JEPH

Le Roman d'un As

Préface de G. DE PAWLOWSKI

« ... Il y a dans ce livre — qui est mieux qu'un roman parfait — toute l'âme saine et robuste de toute une génération qui répugne à tous les mensonges de la vie. »

G. DE PAWLOWSKI. Préface.

« ... Ces pages tendres et fortes expriment tout ce qui s'élabore de sérieux et de profond en cette jeunesse qui, mûrie dans les combats, haussera demain sur le monde la véritable France ressuscitée par la vertu de ses morts. »

Un vol. in-18 4 fr

AMATEUR pour collection achèterait bon prix gravures réellement anciennes françaises ou anglaises de Janinet, Debucourt, Huet, Morland, etc., etc., ainsi que petits meubles et sièges anciens.
Écrire : M. BRÉMON, 26, rue Saint-Honore - Paris.

Pour conserver les numéros de *J'ai vu*... procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 francs.

FORCES INCONNUES
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 88. GRATIS.

LE MALADE S'EMPOISONNE LUI-MÊME

Les affections des reins débutent insidieusement et progressent de même. Leurs symptômes sont souvent attribués à d'autres causes, ce qui est dans la majorité des cas une faute grave. Les premiers symptômes sont, en général, une douleur et une sensibilité dans le dos et les côtés, une irritation de la vessie, des douleurs et de la raideur dans les membres, des urines trop abondantes ou trop rares ou qui déposent, sueurs nocturnes, extrémités froides, moites ou enflées, somnolence, troubles de la vue, étourdissements, abattement, palpitations de cœur, irritabilité, insomnies.

Vous pouvez être atteint depuis plusieurs années d'une affection des reins et l'ignorer. Là est le danger, car plus longtemps vous aurez ignoré votre mal, plus il sera difficile à guérir.

Lorsque les reins (*vulg. rognons*) sont malades, ils cessent de purifier le sang ; l'acide urique et les autres impuretés s'accumulent dans l'organisme causant le rhumatisme, la pierre, l'hydropisie, la gravelle, la sciaticque, le lumbago et autres complications.

Les Pilules Foster pour les Reins sont le tonique de ces organes qu'elles stimulent et fortifient. Elles leur permettent de débarrasser l'organisme des dépôts nuisibles qui sont la cause de manifestations douloureuses dans tout le corps. Elles provoquent une sécrétion urinaire bienfaisante qui adoucit, calme la vessie et dissout la gravelle et la pierre.

Maintenez vos reins en bon état, et ils se chargeront de vous maintenir en bonne santé, mais il faut vous procurer le vrai remède.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou six boîtes pour 20 fr., impôt compris, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.

LES FRANÇAIS ONT PRIS LE MONT TOMBA



Reconnaissance d'officiers français dans la région du mont Tomba.



Le général d'Infreville s'entretenant avec le généralissime Diaz.



Observation d'artillerie.



Au-dessus de la vallée de Passagna.

Pour la Noël, les Italiens avaient reconquis le mont Asolone. Pour le Jour de l'An, les Français ont repris le mont Tomba, cette position qui permettait aux Impériaux de dominer toute la Vénétie. Pour la première fois dans ce secteur, depuis le passage de la Piave, les Autrichiens qui viennent de faire connaissance avec les « poilus »

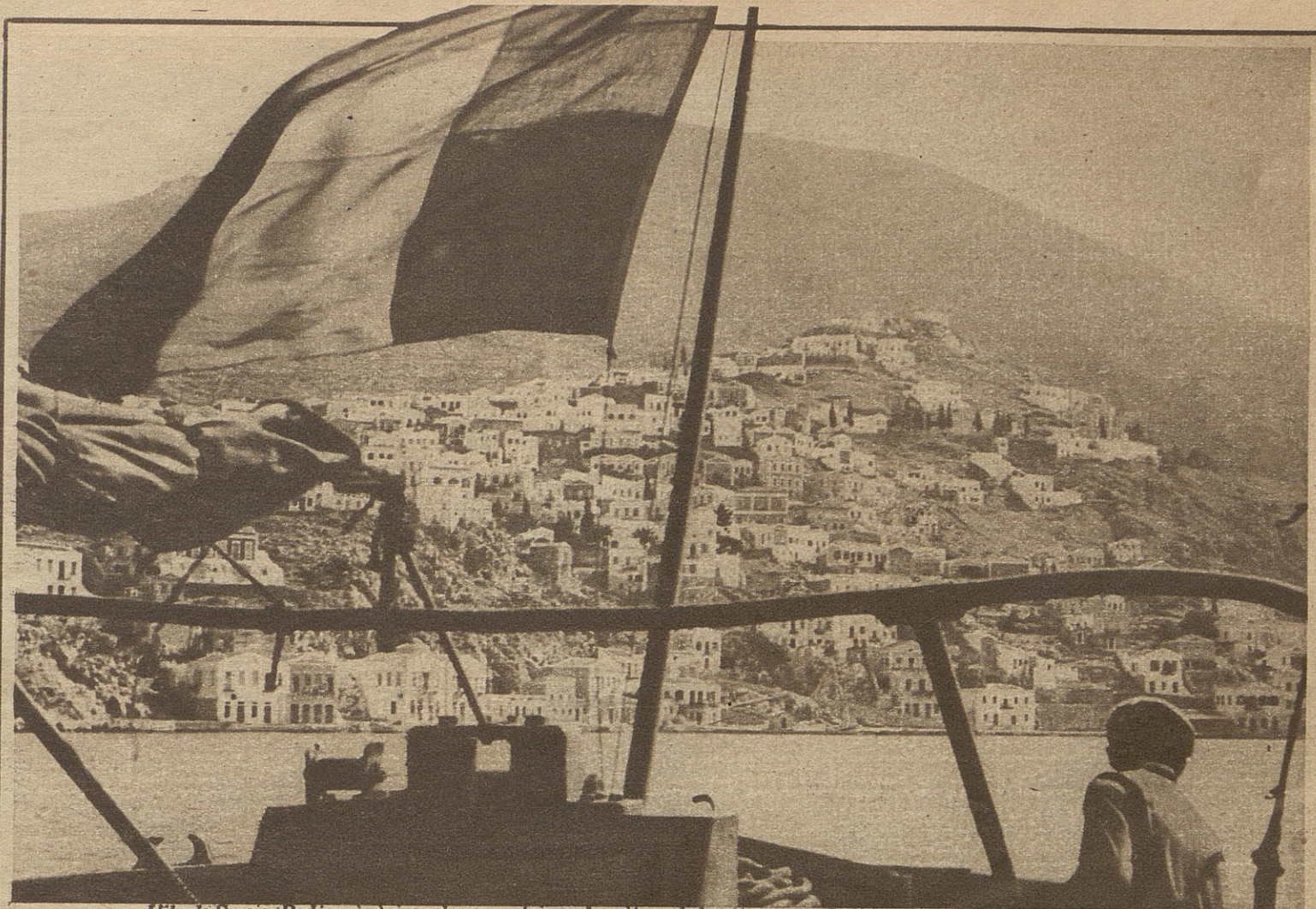
de la Grande Guerre se sentent nettement inférieurs. Désormais, ils savent qu'ils ont en face d'eux les fils des héros de Solferino et de Magenta. Quatorze cents prisonniers, soixante mitrailleuses, sept canons et du matériel, tel est le bilan de ce premier contact de nos soldats avec l'ennemi sur le front italien

LES " PALFRENIÈRES " DU MAC NAMARA'S HORSE HOSPITAL DE LONDRES

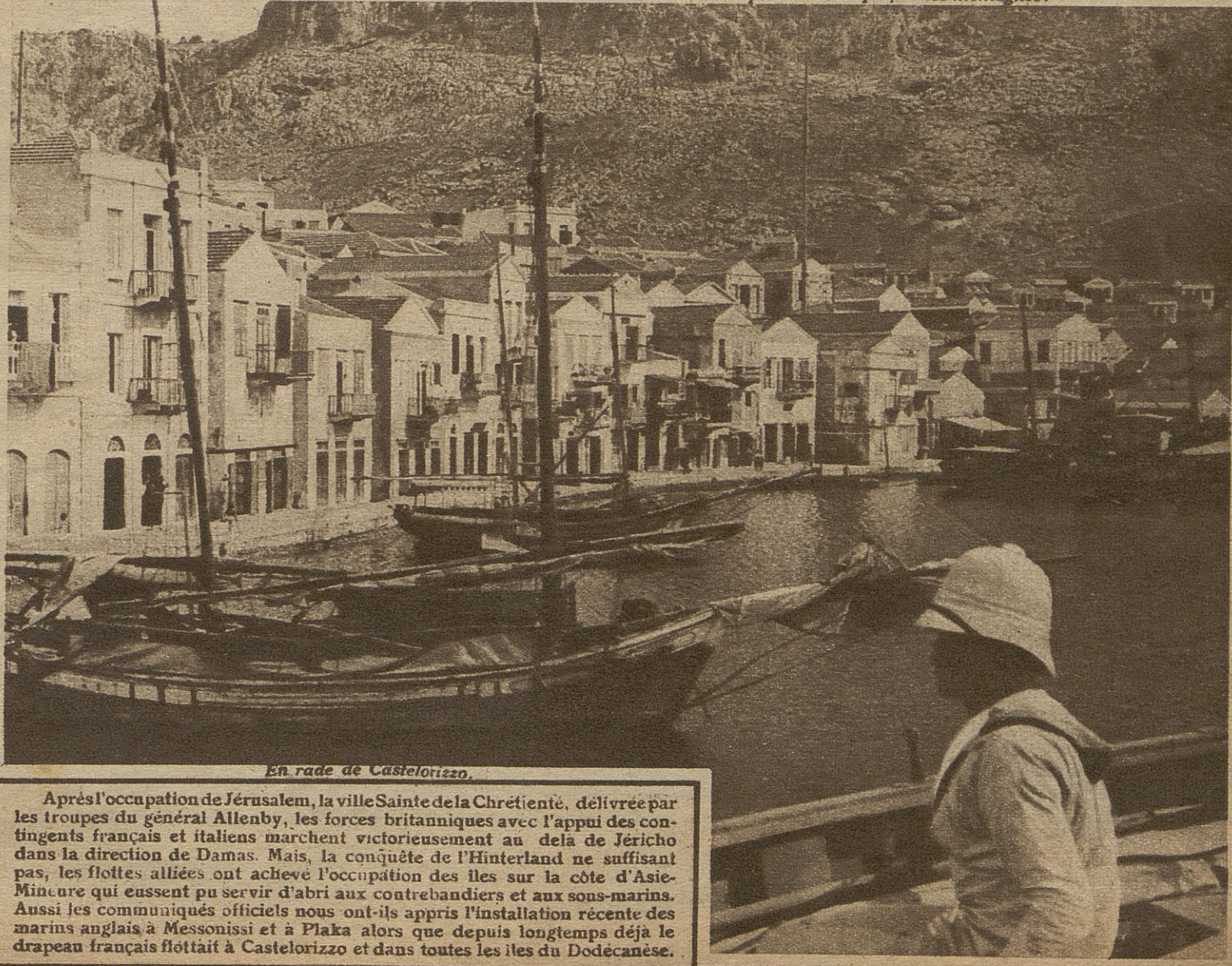


Plus que partout ailleurs peut-être, les Anglaises ont voulu remplacer les hommes dans toutes les occupations qui ne sont pas celles du soldat proprement dit. Au Mac Namara's Horse Hospital de Londres, la plupart des travaux sont exécutés par des " palfrenières ". Ce sont elles qui soignent les chevaux, les ferrent et font le pansage avec plus de cœur que les gardes d'écurie du sexe fort. A elles aussi incombe le soin de la promenade des chevaux convalescents et on voit, tous les jours leurs grands breaks passer au grand trot.

LES ALLIÉS OCCUPENT DES ILES SUR LA COTE D'ASIE-MINEURE



L'île de Symie (Dodécane) à quelques centaines de mètres de la côte turque dont on aperçoit les montagnes.



En rade de Castelozzo.

Après l'occupation de Jérusalem, la ville Sainte de la Chrétienté, délivrée par les troupes du général Allenby, les forces britanniques avec l'appui des contingents français et italiens marchent victorieusement au delà de Jéricho dans la direction de Damas. Mais, la conquête de l'Hinterland ne suffisant pas, les flottes alliées ont achevé l'occupation des îles sur la côte d'Asie-Mineure qui eussent pu servir d'abri aux contrebandiers et aux sous-marins. Aussi les communiqués officiels nous ont-ils appris l'installation récente des marins anglais à Messonissi et à Plaka alors que depuis longtemps déjà le drapeau français flottait à Castelozzo et dans toutes les îles du Dodécane.

J'ai vu.

LE PREMIER JANVIER EN BELGIQUE



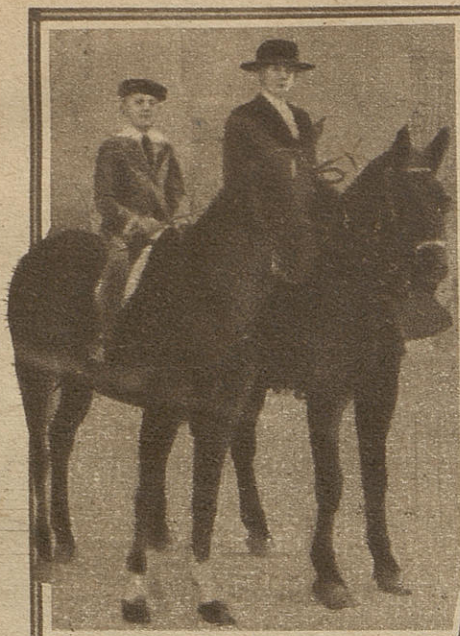
D'après les rumeurs qui nous arrivent par la voie hollandaise, le principal sujet des conversations dans l'Empire germanique est l'offensive « kolossale » projetée sur le front occidental. Et, pour donner du poids à

ces bruits destinés à agir sur le moral de nos soldats, les Allemands exagèrent leurs cruautés en Belgique, contraignant les populations à s'exiler en Allemagne, pour y travailler dans leurs usines, au mépris du droit

des gens. Le dessin de l'artiste Matania, que nous donnons ici, reproduit une scène de réquisition de la population civile dans une ville flamande. Les femmes — les plus jeunes naturellement, — sont arrachées à leurs foyers et, comme un vil troupeau, entraînés vers des fourgons à bestiaux par des landsturms qui n'ont d'autres arguments que la crosse de leurs mousquets ou les talons de leurs bottes de brutes.

chées à leurs foyers et, comme un vil troupeau, entraînés vers des fourgons à bestiaux par des landsturms qui n'ont d'autres arguments que la crosse de leurs mousquets ou les talons de leurs bottes de brutes.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



La reine Victoria d'Espagne et son fils aîné Alphonse, prince des Asturies, en promenade à cheval aux environs de Madrid.



Une oasis sur les confins du sud-algérien : les caravanes de chameaux et d'ânes apportent des cargaisons de céréales tandis que les bergers amènent leurs troupeaux de chèvres et de moutons.



L'automobile d'un officier de liaison est tombée dans un ravin ; des poilus la relèvent et avec des câbles la remettent sur la route.



L'écrivain Judith Gautier, une des Dix de l'Académie Goncourt, qui vient de mourir à 72 ans.

M. Lemarchand, l'auteur applaudi de la superbe *Revue féerique* qui triomphe aux Folies-Bergère.



Dans les contreforts de la Macédoine : une colonne d'artillerie de montagne au nord de Monastir.



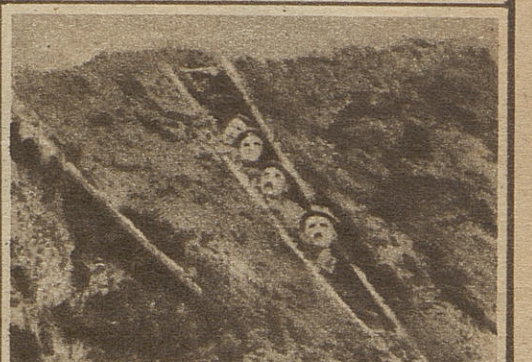
Le colonel français Dupont et les élèves de l'Université de Yale (E.-U.) dont il a fait des officiers.



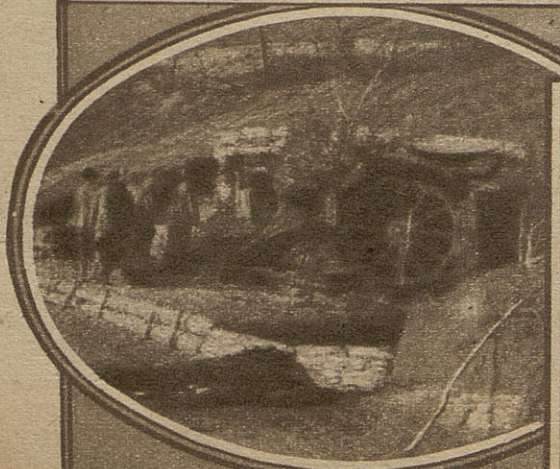
Des recrues allemandes de la classe 1920, faits prisonniers et ramassés sur le front italien gagnent joyeusement leur camp de concentration en "sleeping" de guerre.



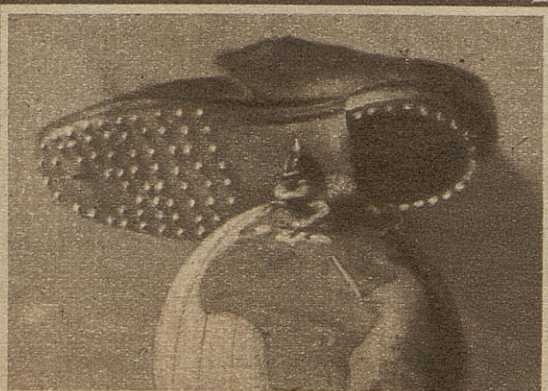
Le cardinal Mercier protège la Belgique — superbe affiche de Charles Fouquieray pour la Veillée des Tombes, l'œuvre organisée par l'Union de France pour la Belgique et que préside la C^o Greffülhe.



Dans un boyau de cheminement sur le front des Flandres, jeunes soldats allemands regardant les hardies évolutions des avions de chasse britanniques.



Une batterie d'artillerie italienne demi-lourde en position dans le secteur de Zenson où une opération a rendu à nos alliés une tête de pont et la boucle de la Piave.



La "semelle de Sammy" qui selon l'humeur yankee écrasera le crapaud du militarisme prussien.



Sur le front de Venétie, une route battue par l'artillerie autrichienne est habilement camouflée par les sapeurs italiens, ce qui permet la circulation libre des renforts.

J'ai vu.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit,

par GÉRARD BAUER (Suite et fin.)

La nuit du deuxième jour de leur départ, il était de veille et il était assis dans la chambre des machines lorsqu'un appel retentit au sans-fil. Il fit mander l'opérateur qui reposait dans la chambre des marins. C'était un télégramme assez court. Au fur et à mesure qu'il le recevait par le casque qu'il avait placé sur sa tête, les récepteurs aux oreilles, l'opérateur transcrivait en langage morse les ordres secrets qu'on lui transmettait. Levinski le regardait écrire, lentement, ces signes mystérieux.

— Qu'est-ce que cela, se demandait-il, quelle nouvelle nous apporte cette voix d'au-delà des mers... Quelle besogne va-t-elle réclamer de nous — si ce texte est pour nous?

Instinctivement, d'ailleurs, il sentait que cette dépêche s'adressait à l'U-51. Tous les sous-marins, toutes les antennes de sans-fil, dans un vaste champ, la recevaient à pareille heure... Pourtant, dès qu'il avait entendu l'appel il avait compris, par inspiration, que ces mots s'adressaient à son bord. Il les traduisit peu à peu en langage clair selon la table en usage ce jour-là. Et peu à peu il lut :

Premier appel. Kommandantur Kiel à sous-marin U-51, commandant Hartig.

« C'était bien pour nous, se dit-il... J'en avais le sentiment. Il continua :

Transatlantique anglais Twed passera demain par 1° longitude et 52° latitude. Coulez sans laisser de traces.

Il regardait ces quelques lignes qu'il avait transcrites de sa main... Un autre chef que lui n'eut considéré que l'ordre, rien que l'ordre et il eut songé aux meilleurs moyens de l'exécuter. Levinski y réfléchit, au point de vue humain. Il songea que toutes les condamnations à mort, avant de se réaliser, étaient ce qu'était celle-là : quelques lignes sur un papier. Elles ne se réalisaient que par une volonté de l'exécutant. S'il refusait de la transmettre, s'il dissimulait cet ordre, il sauverait sans doute la vie de centaines d'humains? Il eut envie de le faire ; mais cette envie généreuse dura peu.

— D'ailleurs, il y aura demain confirmation de ce premier télégramme. Et puis...

Son désespoir avait été si vif, sa douleur si grande, durant ce dernier mois, que la crise l'avait laissé sans force. Il était de tout temps un être sans grande énergie ; mais il était cependant capable de révolte partielle, de ces sursauts d'indignation qui donnent aux plus faibles une noble figure. A présent, il n'avait même plus ces élans.

A la fin de son quart, il communiqua la dépêche à von Hartig. Le commandant la lut sous une lampe électrique, le visage calme et dur.

— J'attendais ce télégramme, dit-il... C'est bien.

Il regarda l'heure à la pendule électrique. — Quatre heures dix. Dans six minutes il y aura une heure exactement que le soleil est levé. Nous allons émerger et je vais faire le point.

L'U-51 remonta à fleur d'eau. Levinski et Hartig prirent place sur la passerelle. Le



Maria Lesser, assise sur le devant d'une embarcation, était tournée vers le sous-marin qu'elle fixait du regard.



Von Hartig semblait humer cette terrible agonie.

soleil montait tout droit, à l'occident, tandis que le vent du matin chassait à l'horizon des groupes de nuages dentelés et minces, caravanes sombres et lentes dans le désert du ciel... La mer était agitée comme elle l'est souvent au début du mois d'août ; elle bondissait par place, capricieusement, s'écrasait en vagues écumeuses et recommençait un peu plus loin, comme un fort animal qui s'amuse et qu'on redoute en dépit de sa douceur apparente.

Hartig descendit quelques instants puis remonta. Il avait fait tous ses calculs.

— Dans trois heures, en marchant bien nous pouvons être au rendez-vous... Nous ne rencontrerons l'ennemi que cet après-midi, à coup sûr... N'allez-vous pas vous reposer lieutenant?

— J'irai tout à l'heure... Je vous remercie.

Levinski demeurait sur le pont, jouissant du spectacle de la nature, s'émerveillant de l'impassibilité des choses, de leur régularité indifférente. Ah ! le soleil s'arrêterait-il dans sa course ; la mer cesserait-elle sa valse éternelle ; les oiseaux ne voleraient-ils plus dans l'air purifié du matin parce qu'il avait, lui, Levinski, perdu le goût de la vie, parce qu'il allait être, dans quelques heures, un ordonnateur de la mort, parce que les hommes s'entretuaient? Rolls et son cœur chimérique passèrent dans ses pensées... Comment cet exemple de paix et de sérénité, chaque jour,

renouvelé, n'inspire-t-il, pas mieux les humains?

Il ne sut que répondre à cette question qu'il se posait à soi-même. Bientôt il descendit dans sa chambre. Il sortit, d'une petite armoire, le cahier où lors de sa première croisière il rédigeait son journal de bord à l'intention de la femme qu'il aimait. Il y inscrivait, maintenant, en termes de procès-verbal les événements de sa vie...

Ce fut à 4 heures de l'après-midi que von Hartig aperçut au périscope la silhouette d'un bateau qui pouvait être la Twed. Levinski était près de lui et il pensa : « Déjà ! » Jusqu'à cet instant, il avait cru, ou du moins il avait souhaité que le navire échapperait ; si c'était lui, son sort était décidé.

— Regardez donc vous-même ordonna Hartig.

Et Levinski s'étant placé devant l'appareil, Hartig chercha dans un annuaire les particularités du bateau. Il les énuméra à haute voix : 12 000 tonnes, trois cheminées... deux étages de pont...

Tandis qu'il donnait ces détails, Levinski les reconnaissait exacts, de ses yeux.

— Il me semble bien que ce soit cela... dit-il enfin.

Von Hartig prit place à son tour.

— Certes... certes... c'est lui... Alors... manœuvrons.

Il donna des ordres, sèchement. Chacun devait être à son poste. On torpillerait le navire par tribord avant le torpillage effectivement constaté, l'U-51 émergerait ; deux canons seraient mis en batterie, Grus prendrait la manœuvre d'une mitrailleuse installée à bord lors du dernier relai à Cuxhaven.

Un quart d'heure plus tard Hartig, les yeux au périscope donnait ces ordres point par point. Le transatlantique fut atteint sous sa ligne de flottaison et la torpille y produisit un déchirement énorme et fatal. L'U-51 remonta quelques instants plus tard à fleur d'eau et Hartig, Levinski, quatre canoniers et le mitrailleur Grus prirent

(1) Ce roman dont nous publions aujourd'hui la dernière partie a commencé à paraître dans notre numéro du 31 mars (n° 134.)

place sur le pont. Un spectacle émouvant, tragique et formidable leur apparut. La *Twed* enfonçait déjà, lentement, par l'avant et ses trois grandes cheminées vomissaient une fumée, lourde, âcre, noire ; les soupapes accouplées aux cheminées lançaient un jet de vapeur blanche qui faisait hurler les sirènes, en un cri aigu de surprise. A bord, sur le premier et le deuxième pont, on voyait les passagers sortir des salons, courir le long des ponts de promenade et se masser vers les canots de sauvetage que les marins manœuvraient. Tout ce monde donnait l'impression commune mais exacte d'une famille de fourmis dont on eût anéanti la fourmilière. C'était cette même hâte, cette même activité, ce même va et vient...

Von Hartig appuyé sur le bastingage de la passerelle, le corps rejeté en arrière, regardait, impassible cet affreux tableau. Il dit à haute voix à ses hommes :

— Armez vos pièces... Vous tirez alternativement sur chacun des canots de sauvetage qui prendra la mer.

— Vous allez tirer?... commença d'interroger Levinski.

Il ne termina pas sa question. — N'avez-vous donc pas compris l'ordre ? répliqua sèchement Hartig. Vous l'avez vous-même traduit... *Coulez sans laisser de traces...* J'obéis.

Un canot descendu lentement vers la mer, plein à déborder d'une quarantaine de voyageurs infortunés, fut ajusté. Le coup partit et le pointage étant exact, le bateau fut atteint et détruit ; ceux des passagers qui n'avaient pas été tués furent lancés à l'eau évanouis ou blessés. On en put voir qui faisaient des efforts pour nager et disparaissaient. Des membres épars et déchirés flotèrent quelques instants, tachant la mer de leur sang chaud. Trois autres embarcations subirent un même sort.

Cependant la *Twed* continuait de s'enfoncer par l'avant, en un mouvement de bascule. Toute la partie arrière du navire était sortie hors de l'eau et se dressait comme une énorme massue qu'aurait brandie un géant sous-marin. A la base, les deux hélices tournoyèrent encore par à-coups, dernières pulsations de la vie, dans ce grand corps qui mourait.

Levinski regardait et il était terrifié. Hartig semblait humer cette terrible agonie. Il est des chasseurs, de cette même espèce, auxquels la satisfaction du coup bien visé et la mort de la victime ne suffisent pas. Il leur faut des proies chaudes. Leur ivresse n'est totale que si elle comprend le toucher de la bête encore palpitante qu'ils abattirent et jusqu'à son odeur.

Des hommes n'avaient pas attendu de prendre place dans des embarcations : ils s'étaient laissés glisser le long du navire et s'étaient jetés à l'eau, espérant se sauver contre toute espérance. Contre ceux-là, Grus avait ajusté sa mitrailleuse. Il y avait une forte houle qui secouait l'*U-51* et il avait dû s'enchaîner à son appareil. Il était arc-bouté contre cette chaîne et manœuvrait l'instrument de mort. On entendait le claquement sec et ininterrompu des bandes de cartouches dont il tuait les survivants. Il en dirigeait alternativement le départ de droite à gauche et de gauche à droite, en un mouvement d'éventail. Sa face exprimait le contentement qu'il avait d'accomplir cette besogne ; les veines de son cou étaient gonflées et ses carotides battaient ; son torse puissant et velu apparaissait par sa chemise entr'ouverte... Et il tirait, tirait, sans interruption, tuant avec joie.

Une embarcation pleine d'hommes et de femmes s'éloignait de la *Twed*, se rapprochait de l'*U-51* avant de prendre le large. Un canonier l'avait manquée une première fois à cause de la houle grandissante et qui secouait le submersible. Cette embarcation Levinski la suivait des yeux et en voyait nettement les occupants. Il regardait une femme, assise au devant et qui était tournée vers le sous-marin qu'elle devait fixer du regard... Ce visage l'attirait. Il eut un sursaut.

— Suis-je fou ?
Il se pencha en avant, comme pour mieux voir...

— C'est impossible... Cela ne peut pas être. Il avait saisi une jumelle accrochée au bastingage par des cordons de cuir... et il regardait, il regardait de toute la force de ses yeux.

— C'est elle... C'est elle... Je ne suis pas dupe de ma pensée, de mon cœur... c'est elle...

Un obus partit à ce moment vers cette barque frêle. Levinski ressentit une impression, telle que si sa vie eût été suspendue et comme si son cœur se fut arrêté de battre. Le coup était trop long. Le projectile tomba dans la mer, sur la droite de l'embarcation ; mais par un mouvement instinctif tous les occupants se jetèrent ou se penchèrent vers la gauche et la barque se retourna. Des hommes, des femmes, quelques enfants, tombèrent à l'eau. La plupart d'entre eux, sauf les marins, avaient des ceintures de sauvetage. Ils surnagèrent. Levinski continuait de regarder à l'aide de la jumelle. Et soudain il la racrocha au filin du bastingage ; du doigt il montra dans l'eau, à von Hartig, un être qui se débattait et il lui dit :

— Cette femme, là, c'est une des nôtres.
Il descendit de la plate-forme, donna un ordre bref à Grus.

— Halte !
Puis il se jeta à l'eau et nagea vers Maria Lesser qui se débattait, déjà chancelante, dans un tourbillon d'écume.

Sur le pont de l'*U-51*, tous les hommes avaient été frappés de stupeur par la décision de Levinski, par la rapidité avec laquelle il s'était jeté à l'eau.

Ils ne comprenaient pas. Grus s'était arrêté de tirer en attendant l'ordre sec et hâtif que lui avait donné le lieutenant ; mais il tournait la tête vers Hartig, comme un chien quêtant un signal de son maître. Hartig debout sur la passerelle, prit la jumelle et observa Levinski qui nageait à grandes brassées. Son uniforme l'embarrassait et lui plaquait au corps. Il évitait à grand peine des naufragés ballottés par leur ceinture de sauvetage qui battaient tour à tour, l'air et la mer, de leurs bras. Enfin, il parvint auprès de Maria



Grus tirait, tirait sans interruption, tuant avec joie.

Lesser. La jeune femme avait perdu tout sentiment. Il la saisit de la main gauche, la poussant devant lui, et nageant du bras droit et des jambes. Hartig suivait cette scène à travers la jumelle. La phrase que lui avait lancée hâtivement Levinski, avant de se jeter à l'eau ne l'avait pas éclairé. Pourtant, à présent qu'il regardait, il lui semblait que le visage de cette femme ne lui était pas inconnu ; mais l'acte de Levinski était si surprenant et si imprévu qu'il demeurait hésitant, se demandant ce qu'il allait faire. Cependant, par delà ce drame minuscule, s'achevait le drame immense de la *Twed*. La moitié de la quille était complètement sortie de l'eau et montait lentement au-dessus de l'onde. Des passagers comprenant l'impossibilité de se sauver dans les canots, se jetaient par-dessus bord. Comme le bateau penchait à babord ces malheureux roulaient sur le flanc du navire avant de tomber à l'eau. Ils se heurtaient aux hublots, aux cordages, restaient accrochés quelques courts instants, rebondissaient et roulaient à nouveau comme les boules d'un billard d'enfant. Enfin, ils tombaient dans l'eau ; leur chute faisait une petite tache blanche dans la mer houleuse ; on les voyait se débattre plus ou moins longuement puis disparaître. Quelques coups sourds retentirent : les chaudières du transatlantique envahies par l'eau de mer, éclataient.

Levinski s'était rapproché, nageant toujours en soutenant Maria Lesser ; bientôt il fut tout près de l'*U-51*. Il fit alors signe qu'on l'aidât et deux marins hissèrent la naufragée sur le pont du submersible ; Levinski s'y agrippa à son tour et y monta. Il était haletant, dégouttant d'eau ; il prit la jeune femme à bras le corps et la porta jusqu'à l'entrée du kiosque où Hartig se tenait toujours, debout et immobile.

— Cette femme, dit Levinski à mots hachés,

c'est Maria Lesser ; il faut la sauver... lui donner des soins.

Il s'apprêtait à descendre en tenant son amie serrée contre lui par l'ouverture étroite du kiosque...

— Mais, objecta Hartig, il est interdit...

Il ne termina pas son objection. Levinski, tant bien que mal, avec une résolution qui n'entendait plus rien avait fait passer le corps inerte de la jeune femme par le capot et il descendait le long de l'échelle en le tenant dans un de ses bras replié.

Or, tandis qu'il descendait ainsi, un coup de canon avait retenti soudain. Un obus vint tomber près de l'*U-51*... Von Hartig qui était tourné ainsi que tous ses hommes vers la *Twed*, fit volte-face. Il aperçut alors ce que ces divers incidents l'avaient empêché de voir : un contre-torpilleur accouru au secours du transatlantique et qui canonait le sous-marin.

— Tout le monde en dessous, cria-t-il. Nous plongeons.

Il commença à descendre et hurla des ordres brefs ; mais il était trop tard... Quelque rapide qu'ait été sa manœuvre, le croiseur eut le temps de tirer deux nouveaux coups de canon contre la cible presque immobile qu'était le sous-marin. L'un d'eux donna en plein sur l'arrière et déchira la coque ; l'autre décapita la tourelle de ses deux périscopes et de son mât de télégraphie.

A ce moment il n'y avait plus que deux hommes sur le pont, Grus, qui n'avait pu se dégager de sa mitrailleuse et qui depuis quelques instants avait recommencé de tirer sur les naufragés ; un autre marin que la secousse fit pirouetter et qui tomba à la mer. L'*U-51* plongea. Automatiquement tous les capots s'étaient fermés, comme à chaque plongée. La secousse, très violente, avait jeté à terre Levinski sa compagne et Hartig. Quand il put se relever, le premier geste du commandant fut d'aller regarder le manomètre de plongée. Il marquait — 46 mètres ; puis il courut aux portes de communication ; elles étaient fermées et on ne pouvait plus les ouvrir.

— Nous sommes échoués, et il y a un compartiment inondé, dit-il à Levinski.

Le lieutenant n'écoutait pas ; il avait relevé Maria Lesser et il l'avait allongée sur la seule banquette qui se trouvait dans la chambre de direction où ils étaient enfermés tous les trois.

Debout, devant les appareils de transmission, von Hartig répéta :

— Lieutenant, je vous ai parlé... L'*U-51* est perdu...

— J'ai entendu, répliqua Levinski... Je suis à vous.

Il acheva d'allonger la jeune femme qui maintenant ouvrait les yeux et regardait autour d'elle de ce regard vague et enfantin des gens qui reviennent à la vie.

Levinski interrogea :

— Quel compartiment ?
— La chambre des torpilles arrière sans doute et la chambre des marins, je crois... Nous sommes à 46 mètres probablement... sur des roches. Nos tôles ont résisté à la pression. C'est un miracle.

— La machinerie ?
— Je vais voir et essayer de correspondre.

Les signaux électriques ne fonctionnaient plus.

— C'est plus grave encore que je ne le croyais, dit lentement Hartig. Il ne doit plus y avoir que deux compartiments étanches... La cellulose n'a pas résisté... Nous sommes irrémédiablement condamnés.

— C'était notre destin, dit simplement Levinski.

Et il se pencha de nouveau vers la naufragée. Il avait ôté sa capote humide et son revolver qui le gênaient, les avait placés sur la banquette et il s'était agenouillé devant la jeune femme. Soudain elle le reconnut ; ses yeux brillèrent d'une grande joie.

— C'est vous... balbutia-t-elle doucement. Vous... mon ami... Vous... J'ai cru mourir là, tout à l'heure, sans vous revoir... J'ai pensé à vous... Mais, où suis-je ?

Elle regardait autour d'elle, avec un regard plus inquiet, à présent. Elle avait aperçu Hartig. Elle trembla.

— Je comprends... oui... oui. C'est vous qui m'avez sauvée, vous, mon ami... Vous m'avez arrachée à la mort... car j'allais mourir. J'ai eu le sentiment que j'allais mourir quand notre bateau a été torpillé. Et j'ai pensé à vous, et j'ai songé que c'était trop tôt de mourir... J'aurais voulu vous revoir. Maintenant je vous revois... je suis vivante.

Levinski avait saisi les mains humides et froides de Maria et les réchauffait en les pressant contre ses lèvres. Elle reprit d'une voix faible et douce :

— Je suis contente de vivre... C'est vilain ce que je dis... mais il fallait... je voulais vous revoir. Maintenant que je vous ai revu... vous pourrez me déposer où vous voudrez, dans un port.

— Nous ne vous déposerons nulle part, Maria Lesser, car nous ne le pouvons plus. Ce sous-marin est perdu. Nous sommes échoués et nous n'avons plus, vous et nous, que quelques heures à vivre.

Von Hartig avait parlé d'une voix implacable et rude. Il continua :

— Levez-vous, lieutenant, et soyez à mes

J'ai vu...

ordres, point à ceux de madame... Quand on est à bord d'un navire échoué, on ne le sauve pas en embrassant les mains des femmes.

Levinski se releva. De son côté, Maria s'était redressée et s'était assise sur la banquette appuyée à la cloison du sous-marin, les bras écartés du corps, chaque main posée sur le bras du siège. Levinski répondit :

— Commandant... Devant la mort nous redevenons des hommes et c'est tout... La mort qui va nous prendre et dont vous annoncez si cruellement la venue à cette malheureuse qui croyait lui échapper, la mort égalise tout. J'emploierai comme bon me semble les derniers instants de ma vie.

— Et moi je vous prie d'obéir... Je suis le chef ici jusqu'à la dernière minute. Assurez-vous du fonctionnement de tous ces appareils... Voyez s'il n'en est plus aucun qui puisse nous apporter un secours... Si ce navire est échoué c'est de votre faute, lieutenant, ne l'oubliez pas... C'est pour avoir méconnu les obligations de votre service... pour vous être jeté à l'eau au secours de cette femme... de cette chienne de femme.

— Commandant... je ne vous permettrai pas...

— Vous ne me permettrez pas quoi... en vérité? Vous êtes un pauvre être... J'ai dit une chienne de femme, je le répète. Ah! tenez, cette heure est grave et je ne devrais point blasphémer... mais il faut du moins que vous sachiez les choses comme elles sont et que vous ne mourrez pas, rêveur que vous êtes, sans qu'on ait fait entrer un peu de vérité dans votre cervelle... Cette femme, devant qui vous vous prosternez, et bien, c'est une...

Il n'acheva pas. Un coup sec retentit; il porta la main à sa poitrine, ouvrit la bouche douloureusement, murmura quelques mots et tomba...

Levinski se retourna. Maria était debout, une arme à la main. C'était le revolver que quelques minutes auparavant, il avait placé sur la banquette, à ses pieds. Dans ses vêtements trempés, les cheveux mouillés et épars sur ses épaules, les yeux agrandis et tristes, elle semblait quelque furie sortie des eaux.

— Pardonnez-moi, dit-elle. Pardonnez-moi... Cet homme, voyez-vous, était trop infâme. Je l'ai tué... J'ai avancé son trépas; j'ai abrégé son agonie... car il eut sali la nôtre... Pardonnez-moi...

— Je vous pardonne, Maria... Pourquoi êtes-vous partie?

— Il le fallait... Ne m'interrogez pas... Je vous aime et je suis contente de mourir maintenant que je vous l'ai dit. J'ai eu une vie triste et parfois vilaine, mais je n'ai aimé que vous... Croyez-moi... Me croyez-vous?

— Mon enfant... mon enfant... je vous crois. Je vous aime... Je suis comme vous. Je vais mourir heureux.

Ils entendirent un petit bruit, un sifflement monotone et ils regardèrent. L'eau suintait par l'une des portes et s'infiltrait dans la chambre. Levinski se leva, prit sa capote, la plaça à terre, dans un coin et en enveloppa le cadavre d'Hartig. Puis il revint s'asseoir près de Maria.

— Notre agonie sera peut-être longue, dit-il... N'as-tu pas peur?

— Non... Je n'aurais pas peur dans tes bras... Je veux mourir dans tes bras.

L'eau gagnait peu à peu. Elle couvrit complètement le sol.

— Nous ne pouvons pas attendre d'être noyés, reprit Levinski. Ecoute-moi... mon enfant... Je redoutais cette mort et j'y ai songé. J'avais décidé de me tuer. J'ai là dans la poche de mon gilet quelques doses violentes de morphine et de haschich, mélangés. C'est un pharmacien de Dantzig, un de mes amis d'enfance qui me les a préparées. Elles suffiront, m'a-t-il assuré, à procurer une mort douce... Nous nous endormirons en rêvant...

— Je ferai ce que tu voudras... Je n'ai pas peur dans tes bras.

Il sortit le petit nécessaire, rompit les ampoules et piqua Maria dans le bras du bras. Il poussa lentement la seringue brillante, suivant des yeux le liquide qui gonflait le derme en s'infiltrant dans la chair; puis il se piqua à son tour.

Il trouva une couverture dans laquelle il s'enveloppa avec sa compagne et tous les deux, étroitement enlacés, ils attendirent.

L'eau montait toujours. Elle avait dû submerger le cadavre d'Hartig car elle était à présent veinée de sang. Bientôt la drogue produisit ses effets. Ils ressentirent l'un et l'autre un doux engourdissement dans les jambes, un engourdissement qui leur procurait un immense bien-être.

— Je suis bien, disait Maria... Je suis bien.

Elle appuyait sa tête sur l'épaule du jeune homme et se serrait contre lui.

— Ah! c'est étrange, maintenant... Je vois

une grande lumière jaune qui m'entoure... C'est comme un merveilleux soleil... Ah que je suis heureuse! Et toi?

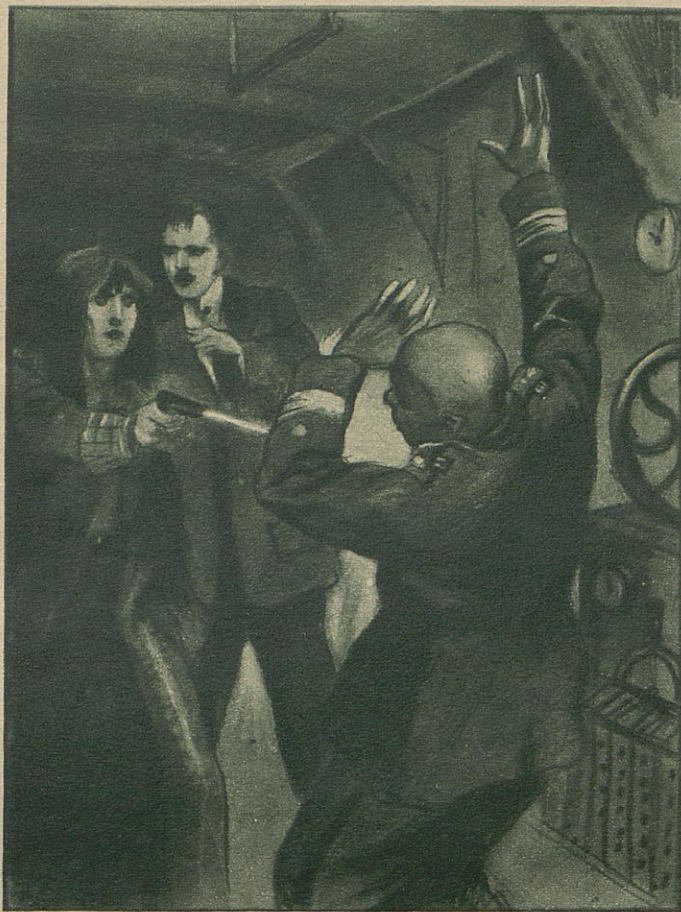
— Moi aussi... Ne parle plus... ou plutôt si... parle, encore... Dis-moi que tu m'as aimé... que tu m'aimes...

— Je t'ai aimé seul... Je n'ai compris l'amour que par toi... Je vais m'endormir... Tiens moi bien dans tes bras... C'est doux... M'as-tu pardonné?

— Je te pardonne tout... tout... je t'aime.

Leurs cœurs faiblissaient. Ils formaient un groupe étrange..., serrés l'un contre l'autre..., blottis dans un coin de cette chambre métallique.

Soudain la lumière s'éteignit : les accumulateurs étaient inondés. Mais déjà les deux amants n'avaient plus conscience des phénomènes extérieurs. Ils respiraient plus faiblement; leur



Il n'acheva pas. Un coup sec retentit. Von Hartig murmura quelques mots et tomba...

étrointe devint plus molle et dans la nuit humide et froide de l'acier, ils s'endormirent à jamais l'un contre l'autre.

XIII

Sept mois plus tard, un matin, Rolls traversait Kiel et montait à la Kommandantur. Il fit passer son nom à Richter qui le reçut sur l'heure.

— Vous m'avez adressé une lettre, monsieur, me priant de venir. Me voici. Qu'avez-vous à me faire savoir?

Le gros Richter lui désigna un siège.

— Asseyez-vous, lieutenant... Ce que j'ai à vous dire se rapporte à la perte de l'*U-51* à bord duquel se trouvait votre ami Levinski. La perte de ce beau sous-marin, ainsi que nous l'avons annoncée, n'était pas douteuse... mais nous venons de recevoir un témoignage important et intéressant sur les circonstances de la fin. Quand il fut canonné et coulé par le croiseur anglais votre ami Levinski venait de sauver à la nage une femme qui était embarquée à bord de la *Twed*. Cette femme, j'ai des raisons de le savoir, ne pouvait être qu'une certaine Maria Lessiévitich, embarquée sur mes ordres comme espionne sur ce navire et qui était la maîtresse...

— L'amie...

— L'amie si vous voulez, de Levinski. Il réussit à introduire cette femme qu'il venait de sauver à l'intérieur de l'*U-51* et cet incident ne permit à aucun des hommes sur le pont, de voir le torpilleur anglais qui croisait exactement derrière eux... Quand Hartig donna l'ordre de plongée, il était trop tard. Deux hommes ne purent prendre place à bord : le canonnier Grus qui était enchaîné à sa mitrailleuse et mourut de la sorte et un marin nommé Hebel qui, quoique blessé par un éclat d'obus à la jambe, réussit à se maintenir sur une épave et fut sauvé par le croiseur accouru sur les lieux.

Cet homme, transporté en Angleterre, y fut opéré et vient d'être échangé comme grand blessé. C'est de lui que je tiens ces détails. Au moment de cette affaire il avait été, m'a-t-il dit, chargé de

prendre dans la chambre de votre ami un cahier où il écrivait son journal... Ses explications sur ce sujet ne sont pas très claires. Bref, le cahier qui était demeuré dans la poche de sa vareuse et où il l'avait oublié a été saisi par nos ennemis. Votre ami Levinski est donc mort à l'intérieur de l'*U-51* en compagnie de cette femme et de tout l'équipage. Quoique les fonds ne soient point très bas à l'endroit où le torpillage eut lieu, on doit supposer que le sous-marin n'aura pas résisté à la pression des eaux. L'agonie de ces malheureux — s'il y a eu agonie — a dû être brève... Voici, lieutenant, les renseignements que j'avais à vous donner.

— Je vous remercie.

Rolls s'était levé et allait partir.

— Vous étiez très lié avec Levinski, et je crois d'ailleurs qu'il vous avait fait un don amical en cas de mort.

— En effet. Vous êtes bien renseigné.

— Assez. Ah! C'était un homme singulier ce Levinski... un rêveur... sans grand avenir. Des idées particulières et dangereuses... votre élève, lieutenant...

Il prit un autre ton, faussement amical.

— Laissez-moi vous dire que vous vous compromettez... Cette Maria Lessiévitich, notre agente, nous a jadis fourni sur vous un rapport... hé! hé! Entre nous... un rapport compromettant... Alors, je vous conseille, pour l'avenir, dans votre intérêt... Je vous conseille plus de prudence, lieutenant, plus de prudence.

Rolls, levé de sa chaise, regardait le gros homme, bien en face. Il lui dit simplement :

— Vous êtes un triste sire... Je vous donne, à mon tour, un conseil. Dans votre intérêt, tâchez que je ne vous retrouve plus sur mon chemin... Je vous échappe, monsieur Richter... Je ne fais plus partie de la marine depuis hier... On m'a réformé, car mon bras ne peut plus me servir à rien... Comprenez-moi bien, ne vous occupez plus jamais de moi, jamais, car sinon vous pourriez le regretter.

Il sortit, sans se retourner. Il descendit les escaliers de la Kommandantur où des marins étaient postés et il eut l'impression qu'on devait attendre, dans l'endroit, un grand personnage.

En effet, une heure plus tard, il vit passer dans la grande rue, le long des quais, une automobile grise devant laquelle chacun se découvrait. Les passants, bourgeois, employés, ouvriers, s'arrêtaient, saluaient ou suivaient des yeux la voiture, avec un regard d'admiration. Il s'enquit. L'un d'eux, un ouvrier en blouse, maigre et vieux, dit d'une voix tremblante :

— C'est l'empereur!

Un autre affirma :

— Je crois que c'est l'amiral Tirpitz.

Mais non c'est notre empereur, reprit le vieil ouvrier.

Et il se retourna encore pour apercevoir au loin la voiture qui disparaissait dans un tourbillon de poussière. Rolls se souvenait avoir déjà vu passer l'empereur dans son automobile, pendant la semaine des régates. Sa voiture était alors munie d'une trompe qui lançait dans l'air les notes guerrières d'un leit-motiv de *Siegfried*. Était-ce lui, cette fois? Il ne cherchait pas autrement de le savoir; mais il regardait tous ces gens, médusés par le passage de cette voiture. A la porte d'une boulangerie des femmes faisaient queue pour obtenir du pain — un pain sale, noir, infect. Et, du coup, elles avaient oublié, leur attente par le froid, leur longue et pesante misère. Elles répétaient :

— C'est lui... C'est sûrement lui.

— Je l'ai vu, affirmait l'une.

— Il était tout seul?

— Oui, en costume d'amiral!

Rolls entendait leurs propos. Il s'arrêta un instant, les regarda, eut un mouvement de pitié, puis un sursaut de dédaigneuse colère.

— Il n'y a rien à faire, pensa-t-il, rien à faire... Tous ces gens-là sont lâches... Je vais partir au loin... dans le calme. Plus tard, on verra, beaucoup plus tard...

L'auto repassait, vide, cette fois. Et quelques passants saluaient encore. Rolls marcha plus vite. Il tenait dans sa main, à l'intérieur de la poche de sa capote un précieux exemplaire de l'*Intermezzo* d'Henri Heine, que lui avait légué l'infortuné Levinski. Et à mi-voix, tout en poursuivant sa course, il commença d'en réciter les premiers vers.

GÉRARD BAUER.

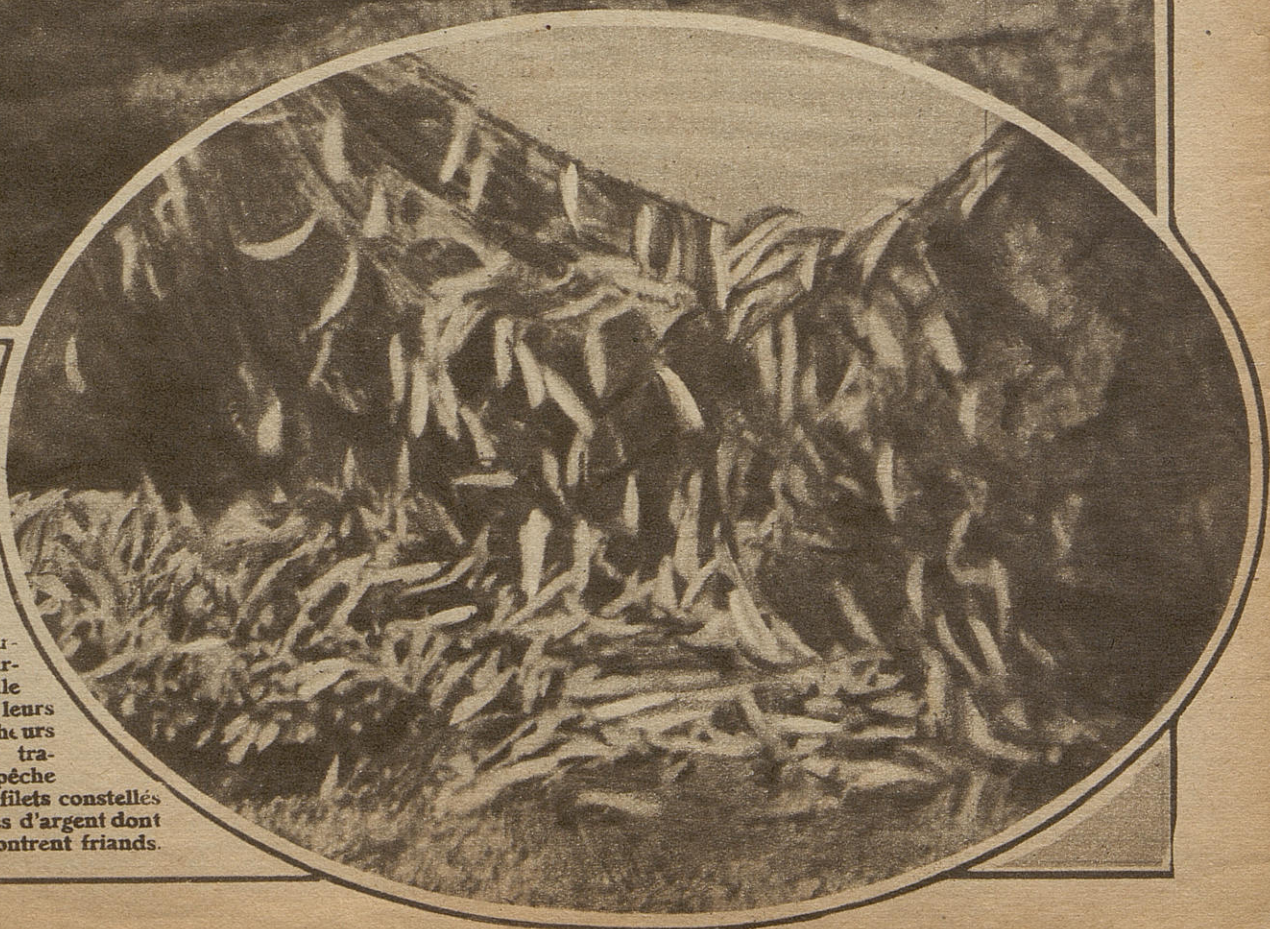
FIN

Le pathétique roman de notre collaborateur Gérard Bauer "Du Sang dans la Mer" qui finit aujourd'hui, paraîtra prochainement en volume à l'Édition Française Illustrée.

J'ai vu.
LA PÊCHE DANS LA MER ÉGÉE

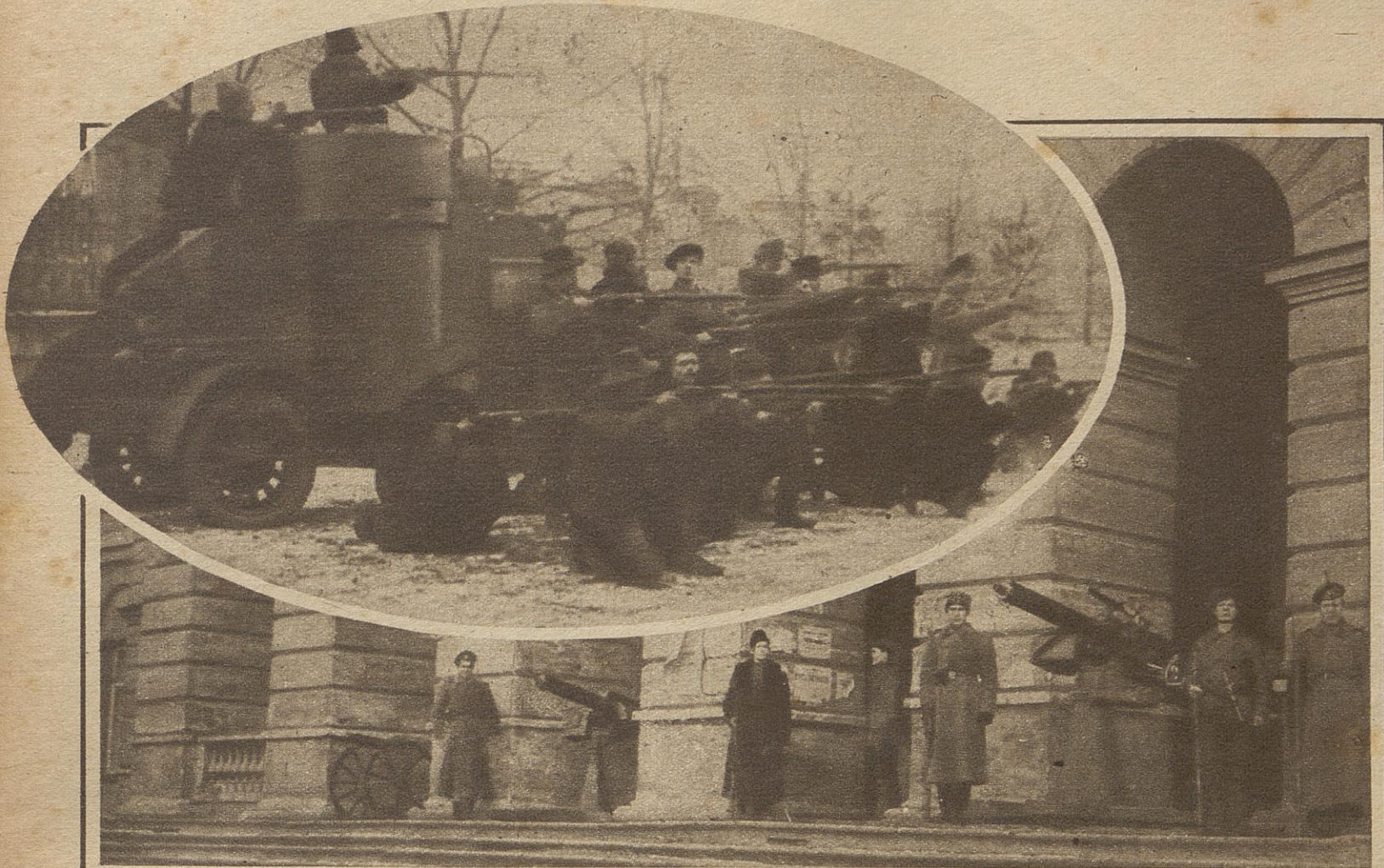


Maintenant que grâce à l'attitude franche de la Grèce les criques dentelées de l'Archipel n'abritent plus les sous-marins allemands, les pêcheurs peuvent jeter à nouveau leurs filets sans craindre d'être canonnés par les pirates. Felouques, barques archaïques s'en vont à la pêche en se glissant au milieu des gros cuirassés et des transports chargés de troupes, tandis que parfois des torpilleurs en patrouille les arraisonnent pour vérifier leurs papiers. Qu'importe! les pêcheurs acceptent de bon cœur ces tracasseries surtout lorsque la pêche donne et qu'ils retirent leurs filets constellés de poissons blancs aux écailles d'argent dont nos marins de l'escadre se montrent friands.



J'ai vu.

LA GARDE ROUGE AU QUARTIER GÉNÉRAL RÉVOLUTIONNAIRE, A PÉTROGRAD



C'est l'Institut Smolny le fameux quartier général de bolcheviks où Lénine et son acolyte Trotsky règnent en maîtres. Pour se défendre contre les tentatives d'ailleurs improbables des autres partis populaires, les mauvais bergers du peuple russe ont mis

des mitrailleuses au haut des degrés du palais. A côté de chaque pièce veillent des volontaires de la garde rouge fanatisée. En haut, dans le document ovale, une des auto-mitrailleuses blindées qui parcourent à chaque instant les rues de la capitale russe.

URODONAL

et l'Opinion médicale

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre Urodonal dans toutes les formes d'uricémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'avais jamais pu obtenir avec les autres médicaments antiuriques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

Dr AVENSA Joseph,
Inspecteur d'Hygiène à Palerme (Sicile).

Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de l'Urodonal sur un malade atteint de goutte arthritique déformante, incurable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration; mais avec l'Urodonal mon client est enthousiasmé des immenses résultats obtenus et moi-même je suis décidé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie.

LAMBERTO PISANI,
Dr à Montebello (Pavia).

HORS CONCOURS
SAN-FRANCISCO
1915



Lorsque l'URODONAL approcha de la Terre,
On put voir qu'un Archange entraînait la galère.
Sa flamboyante épée et son regard sercain
Annonçaient aux mortels accourus sur la rive
Qu'il venait parmi eux pour défendre le « REINI ».

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris.
Le flacon franco 8 francs : les 3 franco 23 fr. 25.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

Nouveau produit
scientifique non
toxique, à base de
métaux précieux et
de plantes spéciales.



Goutte de sang contenant les trépanées
agents de l'éczéma qui disparaissent
avec un oint. de VAMIANINE

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères

L'OPINION MEDICALE

« La Vamianine vient s'ajouter très heureusement à l'arsenal thérapeutique de la syphilis et des dermatoses, en comblant la lacune laissée par la chimo-résistance si longtemps ignorée. Cette découverte vient à son heure et fournit au médecin une arme très active et sans danger contre des affections si souvent insuffisamment soignées »

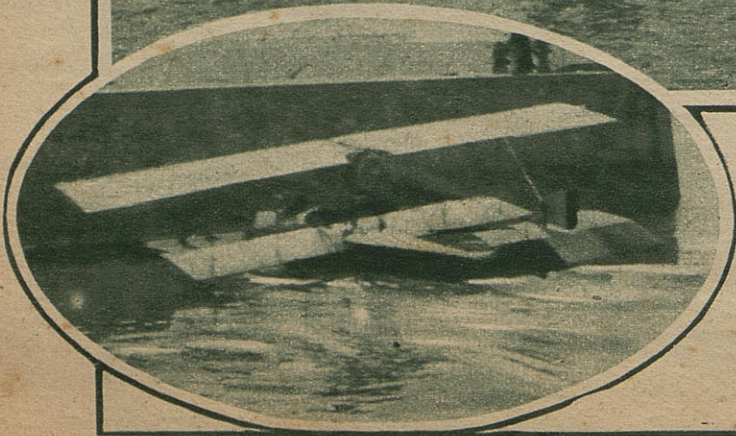
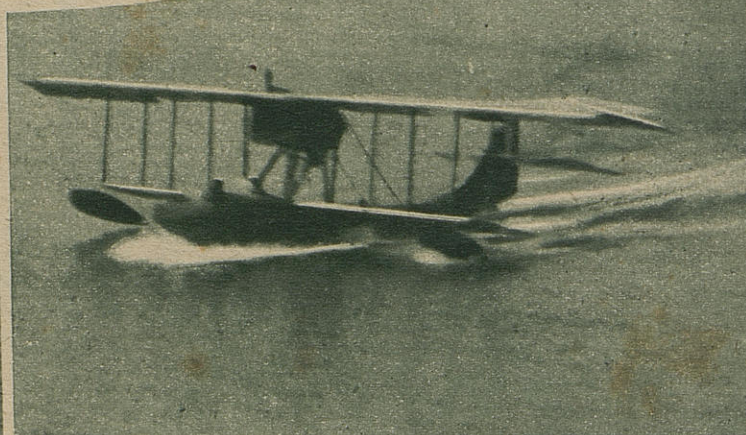
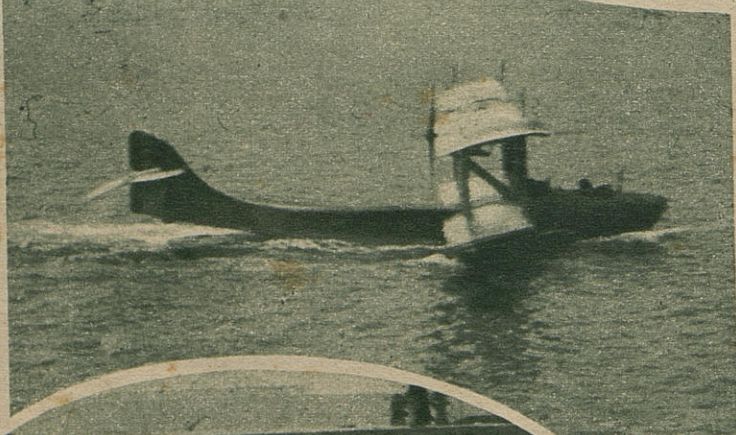
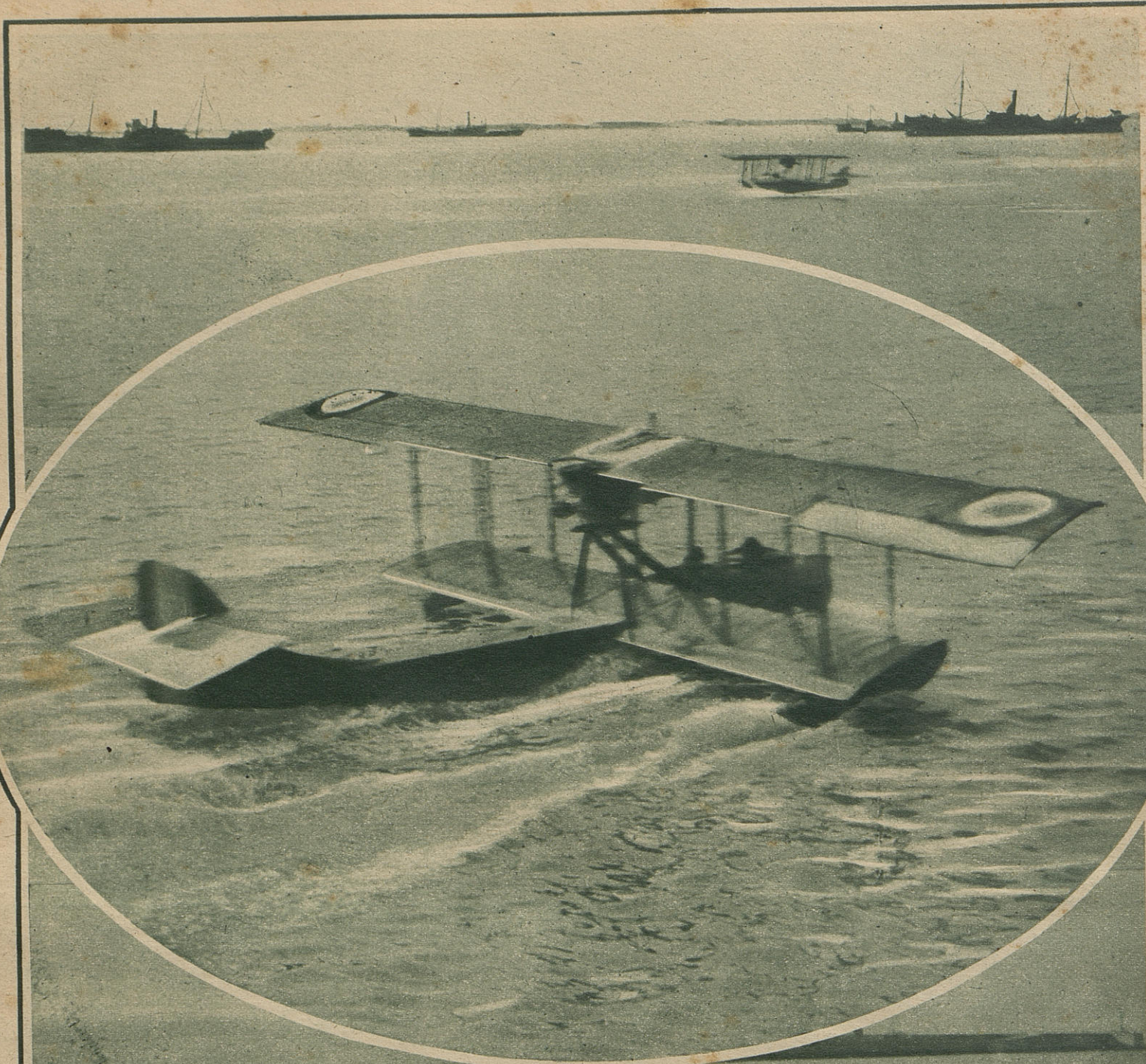
Dr FAIVRE.

Professeur de clinique interne
à l'Université de Poitiers.

BROCHURE
SUR DEMANDE

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain 2, r. Valenciennes, Paris, fco 11 fr.

J'ai vu.



LES HYDRAVIONS VONT JOUER UN ROLE CAPITAL DANS LA VENUE EN FRANCE DES TROUPES AMERICAINES

Si l'Allemagne doit livrer dans l'air ses derniers combats à l'Angleterre et à la France, c'est sur mer qu'elle peut espérer enrayer la ruée américaine et qu'elle jouera contre sa nouvelle ennemie la partie décisive. Si nous voulons gagner cette bataille, nous le pourrons surtout en donnant à notre organisation de défense aérienne maritime une extension formidable. Nous devons pouvoir lancer au devant des transports américains des escadrilles d'hydravions à grand rayon d'action et qui joueront contre les sous-marins ennemis le rôle des troupes de couverture sur le front des armées de terre. Déjà les pouvoirs publics s'en préoccupent et la construction des hydravions bat son plein. En voici toute une série qui procèdent à leurs essais.